

La Fournisseuse

Essai de traduction 20/08/2017

Nelly Lemaire

Londres, bientôt peut-être...

1

Rouge-blanc-bleu n'étaient pas ses couleurs.

Morayo Humphries était noire.

En rentrant chez elle, Mo passa devant les manifestants. Ils étaient pacifiques. D'une certaine manière, même le sabotage du chantier s'effectuait paisiblement. Les dégradations avaient eu lieu dans la nuit et ne se limitaient plus qu'à des machines depuis que les sans-abris s'y étaient installés. Les sit-in ne dégénéraient pas en violence. Les manifestants s'activaient sur les réseaux sociaux de façon efficace et, sur place, ils cherchaient avant tout à agacer. Les pancartes et les banderoles affichant « Olive Morris est mort » ne manquaient jamais.

Ceux qui ne reculaient pas devant la violence et la bagarre étaient les contre-manifestants, dont on se disait qu'ils étaient payés. Ils faisaient du bruit. Ils cherchaient l'affrontement et étaient peut-être même vraiment payés. Du moins, ils étaient organisés, ils apparaissaient toujours aux mêmes jours de la semaine et à heure fixe. C'était là un de leurs jours et Mo était rentrée chez elle à l'heure prévue. De façon bien rodée, les manifestants avaient occupé les excavatrices et les grues et déroulé patiemment leurs banderoles. Les contre-manifestants avaient défilé au pas de l'oie en braillant les slogans habituels, rouge-blanc-bleu, et, à la vue de Mo, quelques-uns d'entre eux avaient quitté les rangs et tenté de l'encercler. L'un d'eux l'avait agrippée par les cheveux en lui criant : « Rentre chez toi, tu n'as rien à faire ici ! ».

Il avait tiré si fort qu'elle crut presque qu'il allait lui en arracher une touffe avec un bout de cuir chevelu.

Mo lui avait décoché un coup de coude au bas-ventre et elle avait filé. Elle connaissait les lieux et savait par quelles ruelles disparaître. Elle se trouvait à présent dans son appartement et n'aspirait plus qu'au calme.

Elle les entendait encore. Faiblement, mais nettement, rouge-blanc-bleu, peut-être juste dans sa tête. Peu importait d'ailleurs. Elle les entendait, voilà tout. Les fenêtres étaient fermées, la porte verrouillée à double tour, elle était seule chez elle et la maison était tranquille. Tout aurait été parfait si les voix ne l'avaient pas suivie, rouge-blanc-bleu, elles semblaient avoir passé la porte avec elle.

Mo réveilla son ordinateur. Il lui afficha les nouvelles. Et voilà que les images entrèrent aussi chez elle. Les manifestants. Les contre-manifestants. Encadrés par les banderoles pour le référendum. Mo ne voulait rien voir de tout cela. Elle l'éteignit aussitôt.

Elle prit son smartphone et se mit de la musique. Mogwai résonna par tous les haut-parleurs. Elle s'allongea sur le canapé et ferma les yeux, se concentra sur la musique, sur sa

respiration, mais n'en fut pas plus calme, juste encore plus nerveuse. Son cuir chevelu la brûlait, son cœur battait vite, par à-coups. Elle se leva, tourna en rond, se mordit fort les lèvres, puis la langue, croisa les bras et s'enfonça les doigts dans ses avant-bras. Mais rien n'y fit. Elle se mit à genoux au milieu du salon, s'essaya sans natte à une position de yoga, s'aperçut que c'était stupide, se leva, alla dans la chambre et sortit de l'armoire tout ce qu'elle y avait caché : son tube, du papier d'aluminium, de l'héroïne, un briquet. Puis elle repartit avec ça vers le canapé, s'y installa, posa le tout sur la table basse. Lissa le papier d'aluminium avec son bras, le plia, saupoudra l'héroïne dessus, la chauffa. La came était si pure et si bonne qu'elle fondit aussitôt et que la substance huileuse coula joliment sur le papier d'aluminium.

« Rentre chez toi », avait dit le type qui avait failli lui arracher les cheveux.

Elle se mit en route.

追龙.

Chasser le dragon.

Chasser les monstres. Rouge, blanc, bleu, ils passèrent dans un lointain de plus en plus lointain. Quelques minutes plus tard, Mo, la tête sur l'accoudoir, regardait le plafond, ne sentant plus ni douleur ni trouble.

Ce calme.

Un bonheur irradiant tout.

Elle planait dans une bulle de pure félicité. La saleté rouge-blanc-bleu y glissait comme sur une couche de téflon. Pour quelques heures. Et toujours quand elle le voulait. Elle seule décidait de la dose.

Comme maintenant.

Maintenant, le calme régnait.

2

Depuis cinq jours, Leigh n'avait plus rien entendu de l'homme sous son plancher. Il pensait enfin pouvoir se détendre. Ce type l'en avait empêché depuis un bon moment. Ces derniers mois surtout, il lui avait pourri la vie, et à vrai dire Leigh se réjouissait maintenant de savoir que tout allait changer pour le mieux. Même si les premiers temps après l'arrivée de cet homme sous son plancher n'en avaient pas donné l'impression. Mais depuis cinq jours, le calme régnait. Enfin.

Le matin, Leigh était le premier dans son restaurant et, la nuit, le dernier. Du temps de ses parents, il s'était agi d'un pub anglais traditionnel. À l'époque, Clapham était encore un endroit pour les pauvres mais cela avait changé, le public n'était plus le même, il avait plus d'argent et voulait le dépenser. Le pub avait toujours bien marché et il marchait encore mieux avec les nouveaux résidents, surtout les jours de retransmission sportive. Mais quand l'interdiction de fumer était entrée en vigueur et que les clients n'arrivèrent plus qu'au compte-gouttes, il avait conseillé à ses parents (son diplôme de fin d'études tout frais en poche) de le rénover de fond en comble. Un mois plus tard, ils avaient ouvert un steak-house. Les affaires marchaient au mieux. Et plus il y avait de restaurants véganes et végétariens qui

s'ouvraient, plus leur chiffre d'affaire augmentait. Une deuxième rénovation, plus restreinte, quelques années auparavant avait fait du steak-house un restaurant fin à dominante de steaks et de burgers, et ils avaient aussi des steaks végétariens sur la carte. L'affaire marchait bien. La renommée se fit vite de bouche à oreille. Puis son père fit un AVC et mourut. Peu après, on diagnostiqua un cancer chez sa mère. Elle suivit son mari deux ans plus tard. Maintenant, Leigh était le patron.

Son restaurant étant signalé dans les magazines de gastronomie et de voyages, il avait alors envisagé d'en ouvrir un autre, mais il avait vite dû abandonner ce projet, ce qui était lié à l'homme sous son plancher.

« Ma foi, vous êtes très bien ici », avait dit l'homme lors de leur première rencontre. Il portait un costume sombre de bonne facture et une mallette en cuir, d'un noir discret, ni grand luxe ni trop bon marché. En tout cas, Leigh avait tout de suite remarqué ses chaussures de très bonne qualité, et sa montre aussi avait dû lui coûter un bon prix. Il ne portait pas de Rolex ni rien dans cet ordre de prix mais ce décent objet argenté devait bien avoir affiché un prix à quatre chiffres. Leigh portait attention à ce genre de détails, son père le lui avait appris : « Aux chaussures, tu comprends à qui tu as affaire ; à la montre, tu vois combien ils gagnent ou combien ils aimeraient gagner. » Leigh avait beaucoup appris de son père sur les gens. Et de sa mère, il savait tout ce qu'il fallait savoir pour faire des affaires.

Mais ce soir-là, tout cela ne l'aida guère alors que, juste avant la fermeture, l'homme s'assit en face de lui au comptoir et exprima son contentement au sujet de l'installation. Leigh remercia poliment, expliqua à grand regret que la cuisine était maintenant fermée et lui demanda s'il pouvait lui proposer quelque chose à boire, un verre de vin ou un whisky. L'homme accepta avec un merci, commanda le Brunello le plus cher sur la carte, prit ses aises sur le tabouret de bar et regarda d'un air intéressé les derniers clients qui, visiblement éméchés, se préparaient à sortir et laissaient un gros pourboire au serveur. Il se fit ensuite donner la carte (« Juste pour voir ! ») et l'étudia intensément comme pour l'apprendre par cœur.

L'homme était encore sur son tabouret alors que George, le serveur, une fois tout rangé, avait disparu dans la pièce arrière pour se changer. Leigh, resté seul avec son étrange client, lui demanda s'il désirait encore un verre ou peut-être plutôt l'addition, formulation qui lui parut douloureuse parce qu'il n'avait encore jamais dû se montrer aussi peu courtois envers un client. Mais celui-ci avait quelque chose de différent, il resta collé sur le tabouret comme un vieux chewing-gum et commanda un autre verre de vin. Quand George et les garçons de cuisine furent enfin partis, l'homme s'étira le dos en soupirant, afficha un sourire un peu las, fit un signe de tête à Leigh et dit :

- Allons-y !
- L'addition ?
- Les livres !
- Je crains de ne pas comprendre, dit Leigh en se permettant une pointe d'impatience.
- Montrez-moi vos livres.
- Pardon ?
- Vous m'avez bien compris.

Pendant quelques secondes, Leigh pensa que l'homme était un employé du fisc, qu'il s'agissait d'une inspection surprise. Ou un type de la Sécurité sociale, qui croyait pouvoir

plastronner là. Sur le coup, il ne comprit vraiment pas ce que cet homme voulait. Interloqué, il le regarda déposer sa mallette sur le comptoir, l'ouvrir et en sortir un iPad.

– Pas de problème, dit l'homme d'un ton aimable, si vous ne voulez pas me montrer vos livres, nous allons procéder autrement. Combien de mètres carrés ça fait-il ? ajouta-t-il en tournant la tête de tous les côtés puis en jetant un œil vers la cuisine, mais sans se lever. Le tout compris, deux cents ? Cent-quatre-vingts ? Disons cent-quatre-vingts parce que le vin est bon. Locataire ou propriétaire ?

Leigh lui lança un regard noir, ne répondit pas, ressuya plutôt des verres.

– Propriétaire, n'est-ce pas ? Vos parents étaient déjà installés là des décennies avant vous.

Il commença à tapoter sur son iPad, marmonna doucement quelques chiffres, compta entre-temps les tables, pointant sans cesse les lèvres quand il paraissait réfléchir, vérifia même quelque chose sur la carte, dit finalement avec un clin d'œil amical :

– Que diriez-vous de commencer par deux mille-cinq-cents livres par mois ?

Leigh astiquait toujours ses verres.

– Le vin est pour la maison, dit-il. Et maintenant, allez-vous-en ! On ferme !

L'homme rit.

– Naturellement que le vin est pour la maison, dit-il. Dès maintenant, on mettra aussi le repas sur le compte de la maison. Vous pensiez que nous allions compenser avec les deux-mille-cinq-cents ?

– Fichez le camp !

– Quand je pense à tout ce temps où votre famille a tenu cette boutique ! Quand est-ce que vos grands-parents ont quitté leur trou du Yorkshire pour venir s'installer ici à Londres ? Tout de suite après-guerre, n'est-ce pas ? Votre mère est née ici. Vous êtes né ici. Vous avez grandi derrière ce comptoir.

– Je peux aussi appeler la police, dit Leigh en prenant le téléphone.

L'homme ne se laissa pas démonter.

– Connaissez-vous le Chinois, Old Town au coin de Grafton Square ? Vous en avez certainement entendu parler. Là aussi depuis des décennies dans les mains de la famille. Sa cuisine a vraiment pris feu. Ça a même failli toucher le pub d'à-côté, dit l'homme en secouant la tête avec regret. Ils ont aussi appelé la police mais on dirait qu'elle arrive toujours trop tard.

L'homme lui fit un clin d'œil et, avec un grand geste de la main, il dit :

– Disons trois mille ?

Leigh savait dans le fond qu'il avait de la chance. Il aurait pu tout aussi bien se trouver déjà sur la liste depuis des années. Il ne comprenait pas pourquoi ce type venait seulement le voir maintenant mais il était sûr de devoir enterrer son projet d'un deuxième établissement. Cet homme recevrait l'argent avec lequel il aurait financé son achat. Il réfléchit rapidement, posa le verre qu'il astiquait sans doute déjà depuis cinq minutes et dit :

– Trois mille, c'est trop. Je vais vous montrer les livres.

L'homme posa son iPad sur le comptoir et leva son verre, où clapotait un dernier reste de Brunello, pour trinquer à sa santé.

Pendant des années, ça avait bien fonctionné. L'homme qui se faisait appeler Gonzo, mais qui était en fait un Anglais sans arrière-plan migratoire reconnaissable, s'était installé dans ses exigences des livres de compte de Leigh. La boutique devait continuer à tourner, ne pas être

saignée à blanc et Leigh considérait ces prélèvements comme une sorte d'assurance mensuelle non déductible des impôts.

Mais voilà qu'un an auparavant quelque chose avait changé sans raison perceptible : Gonzo accusa Leigh de lui présenter des livres falsifiés et il exigea plus. Or Leigh ne pouvait pas lui dire : « Je veux parler à votre chef ! » même s'il eût bien aimé le faire. Il savait que Gonzo travaillait pour des gens qui gagnaient leur argent avec la drogue, les armes et la prostitution. Le racket n'était qu'une petite partie de leurs revenus. Il supputait que se trouvait là-dérrière un clan de Croydon que certains appelaient gentiment les « Croydon-Boyce ». « Boyce » était le patronyme. Mais Leigh n'en était pas certain et il n'avait jamais osé le demander à Gonzo.

Il marchandait un peu le prix à la baisse, payait cependant plus qu'il ne l'aurait voulu et, chaque mois, ils reprirent la discussion pour savoir si ses livres de comptes étaient bien exacts. Leigh finit même par faire une photocopie de sa déclaration d'impôts, la fit officiellement certifier et la lui montra, mais l'homme la rejeta d'un signe de la main en prétendant qu'il s'agissait d'un faux grossier qui ne valait pas le papier sur lequel il était imprimé. De mauvaise humeur, il haussa même un peu ses exigences.

Peu à peu, l'argent de Leigh commença à s'épuiser et sa patience aussi. L'homme pouvait bien penser que les affaires marchaient superbement, mais Leigh sentait les conséquences du Brexit. Les touristes généreux du continent désertaient de plus en plus ce coin du sud de Londres, les étudiants de L'UE s'étaient raréfiés, les étudiants de Grande-Bretagne ne dépensaient guère en raison de la hausse des loyers et des frais d'études. Beaucoup de citoyens de L'UE avaient dû quitter le pays parce que leurs entreprises avaient déserté la Grande-Bretagne, et les autochtones économisaient, ne sachant pas comment allait évoluer la livre sterling et s'ils auraient encore leurs emplois par la suite. Les nouveaux visiteurs de Londres venaient de Chine et de Russie. Ils aimaient rester entre eux. L'établissement de Leigh, pour la première fois depuis que ses grands-parents l'avaient ouvert soixante-dix ans plus tôt, ne marchait que modestement et, avec les versements dus à Gonzo, la situation était rude. Ses réserves privées étaient épuisées. Quand le congélateur rendit l'âme et qu'avec lui non seulement la viande de bœuf de qualité et quelques kilos de buffle furent fichus mais aussi le plancher de la réserve, les frais menacèrent de le submerger. Il avait déjà dû prendre un prêt pour pouvoir passer l'été. Il ne croyait pas pouvoir en obtenir aussi vite un autre. Mais Gonzo se contenta de hausser les épaules d'un air désintéressé.

– Je repasserai demain et nous trouverons certainement un accord, dit-il.

Après avoir réquisitionné deux bouteilles de vin rouge extra sur l'étagère, il traversa l'établissement vide et sortit dans la rue. Il s'arrêta devant l'une des grandes vitrines, le col des bouteilles dépassant de sa mallette, une cigarette au bec. Il sourit, fit un signe de la main et disparut en direction de Clapham Common.

Après toutes ces années, Leigh ne savait toujours rien de ce type, pas même s'il venait par la navette ou le métro, voire peut-être à pied. Il n'avait aucune idée de l'âge de ce Gonzo, s'il avait une femme, s'il appréciait vraiment le vin de qualité ou si c'était juste une pose pour l'énerver.

Leigh se demandait s'il n'y avait tout de même pas une possibilité de parler aux Boyce. Ce ne pouvait guère être dans leur intérêt de mener le restaurant à la ruine. Il leur avait fait gagner beaucoup d'argent parce qu'il avait bien gagné. Et maintenant, ils voudraient qu'il fasse faillite ? Désiraient-ils le bien immobilier ? Ou reprendre le restaurant ?

Il fit le tour du comptoir, alla vers la porte et ferma. Il accrocha la pancarte qu'il avait préparée pour informer ses clients que l'établissement serait fermé une semaine en vue de travaux de rénovation. Une semaine sans recettes et pourtant il devrait continuer à payer la plupart des salaires. La nouvelle armoire réfrigérante avait été livrée ce jour-même, le plancher de la réserve devait être arraché le lendemain et refait complètement à neuf. Il ne pouvait pas se permettre de faire appel à des artisans. Il s'était informé au magasin de bricolage et dans des forums sur Internet sur ce qu'il fallait faire et comment ainsi que des matériaux nécessaires, du temps que cela prendrait et quels frais cela représenterait.

Demain, George et quelques garçons de cuisine l'aideraient à arracher l'ancien plancher afin de couler ensuite la couche de béton pour égaliser le sol, l'aplanir et poser des dalles. En pensant à l'argent que lui avait coûté le matériel, il se sentit de nouveau mal.

Leigh éteignit les lumières sauf une petite lampe derrière le comptoir, se versa un verre de vin (pendant le travail, il ne buvait jamais), s'assit sur un tabouret et réfléchit. Vers minuit, il fut persuadé de pouvoir faire changer d'avis à Gonzo. Il rassemblerait tous les justificatifs des frais de rénovation pour demander un sursis et ensuite – et ce plan devrait bien marcher car il était vraiment bon – lui parler de son idée d'ouvrir un deuxième établissement. Gonzo devrait juste avoir un tout petit peu de patience, mais il gagnerait ensuite plus qu'avant.

Les raisons pour lesquelles il suivait une ligne aussi dure dans ces derniers mois pouvaient être nombreuses, mais tout au fond de lui Gonzo saurait bien comment faire de bonnes affaires. Peut-être serait-il même disposé à un investissement ? Pour ce genre de types, c'était bien plus simple d'investir dans une bonne affaire que de la prendre soi-même en main. Gonzo n'avait-il pas dit lui-même qu'ils trouveraient certainement un accord ? Cet homme ne s'était pas montré violent, il n'avait jamais menacé ouvertement, pas même prononcé de jurons. Un parfait homme d'affaires.

Quand Leigh eut vidé son verre et qu'il monta l'escalier menant à son appartement, il savait que tout finirait par s'arranger.

Vingt-quatre heures plus tard, Leigh espérait que personne n'entendait le malaxeur à mortier tandis qu'il mélangeait du gravier, du ciment et de l'eau et il se demanda s'il allait embétonner le pistolet avec l'homme dans le sol ou s'il valait mieux le garder. Il se décida pour l'incorporer dans le béton. Il n'avait pas l'intention de se servir à nouveau de ce truc et, d'autre part, il ne lui appartenait pas. Il n'avait donc qu'à reposer en paix avec son propriétaire dans la couche de béton.

Quarante-huit heures plus tard, Leigh crut entendre des bruits monter de sous le plancher. Un grattement parfois, un gémissement ou un soupir. Il entendait même les bruits jusqu'à son logement au-dessus du restaurant. Quand il allait dans la réserve pour vérifier si le béton prenait bien, il craignait de voir une main ou une jambe dépasser du sol mais tout était lisse et intact.

Ce n'est que lorsqu'il ouvrit de nouveau le restaurant et que les clients s'y engouffrèrent, comme s'ils avaient jeûné toute une semaine en l'attendant, que la nervosité de Leigh se calma et il n'entendit plus rien de l'homme sous son plancher, même pas quand tout le monde fut parti et qu'il resta seul au seuil de la réserve à tendre fébrilement l'oreille. Non, il n'y avait

là rien, juste le parfait silence. Leigh en fut satisfait et même heureux. Une dizaine de jours s'était écoulée et personne n'était encore venu prendre la place de Gonzo.

Le lendemain commença dans le brouillard, mais le soleil d'octobre rayonna dans l'après-midi. Il ne se passait justement pas grand-chose, c'étaient les heures entre le déjeuner et le dîner. Il voulut regarder sur Internet des immeubles possibles pour un deuxième restaurant. Juste regarder. Rêver un peu. Forger des plans. Mais il n'alla pas plus loin que la page des nouvelles. Là, il lut ce qui s'était passé la nuit précédente dans le port de Tilbury.

Ce qu'il avait déclenché.